



HAL
open science

Alexandrie et la fin des hiéroglyphes

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Alexandrie et la fin des hiéroglyphes. Charles Méla; Frédéric Möri. *Alexandrie la divine*, II, pp.599-607, 2014. hal-01597531

HAL Id: hal-01597531

<https://hal.science/hal-01597531v1>

Submitted on 28 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FONDATION MARTIN BODMER
FONDATION GANDUR POUR L'ART
BIBLIOTECA MEDICEA LAURENZIANA
FONDATION CARÈNE

106-108

ALEXANDRIE LA DIVINE

VOLUME II

SOUS LA DIRECTION DE
CHARLES MÉLA
FRÉDÉRIC MÖRI

EN COLLABORATION AVEC
SYDNEY H. AUFRÈRE
GILLES DORIVAL
ALAIN LE BOULLUEC

Comité scientifique

SYDNEY H. AUFRÈRE, CORINNE BONNET, LUC BRISSON,
JACQUES CHAMAY, GILLES DORIVAL, ALAIN LE BOULLUEC,
CHARLES MÉLA, FRÉDÉRIC MÖRI, PAUL SCHUBERT,
MICHEL TARDIEU, STÉPHANE TOUSSAINT

avec ROBERT STEVEN BIANCHI (objets archéologiques)

et VERA VALITUTTO, IDA GIOVANNA RAO (Biblioteca Medicea Laurenziana)

Edition

SARAH GAFFINO

Photographies

FRÉDÉRIC MÖRI

ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE, GENÈVE 2014





106.

J.-L. Fournet, *Alexandrie et la fin des hiéroglyphes*, dans Ch. Méla et Fr. Möri (éd.), *Alexandrie la divine*, Genève 2014, II, p. 599-607.

III. SAGESSES BARBARES

L'écriture hiéroglyphique a étonné, voire fasciné les Grecs et les Romains, qui occupèrent l'Égypte alors même qu'elle était encore en usage. Respectivement au I^{er} et V^e s. ap. J.-C., deux Alexandrins, Chérémon et Horapollon, ont rédigé des *Hieroglyphica*, c'est-à-dire des traités sur les hiéroglyphes. Ces ouvrages peuvent être considérés comme symptomatiques du regard porté par les Grecs sur l'écriture égyptienne et la culture qui la conditionne. Leur date a quelque chose de presque symbolique : le premier est rédigé à l'époque où le démotique, dernier avatar des hiéroglyphes et écriture usuelle des Égyptiens, commence à tomber en désuétude ; le second est contemporain du dernier témoin de l'emploi de cette écriture. Encadrant donc le déclin irrévversible des vieilles écritures égyptiennes, les œuvres de Chérémon et d'Horapollon témoignent de la fin d'une époque, en même temps qu'elles illustrent l'attraction irrésistible de l'hellénisme impérial et protobyzantin pour l'antique culture pharaonique, qu'il va tenter de défendre contre la montée du christianisme au prix de contresens qui marqueront longtemps notre vision de l'Égypte et de ses hiéroglyphes.

Pour comprendre Chérémon et Horapollon, il nous faut les replacer dans le contexte historique de la pratique des écritures égyptiennes, telle qu'elle ressort de la très abondante documentation papyrologique et épigraphique.

Lorsque Chérémon écrit ses *Hieroglyphica* au I^{er} siècle, depuis longtemps déjà les hiéroglyphes n'étaient plus en usage que sous la forme d'inscriptions, sur stèles – comme celle de Rosette en 196 ou celle de Cornelius Gallus en 30/29 av. J.-C. – et surtout sur les parois des temples. Par ailleurs, depuis l'Ancien Empire, le nombre des hiéroglyphes est en progression légère, oscillant entre 1500 et 2000 à la période ancienne contre 2000 à 2500 au cours de la période grecque et romaine, durant laquelle le nombre des valeurs phonétiques du système, considéré de façon globale, augmente, ce qui rend le déchiffrement de certains textes plus délicat. (On a souvent abusé du terme « cryptographie ».) Un exemple extrême de cette écriture à valeur iconique est fourni par les deux litanies du dernier temple égyptien, celui d'Esna (III^e s. ap. J.-C.). D'aucuns ont proposé de voir dans cet « ésotérisme » croissant de l'écriture hiéroglyphique la cause de sa propre fin. Les raisons sont plus certainement politico-économiques : dès le I^{er} s. ap. J.-C., les empereurs romains mirent un frein au soutien matériel que le souverain était censé apporter en matière de construction, de rénovation, de décoration et d'entretien des lieux de culte égyptien. L'activité de construction connaît une diminution à partir d'Auguste, une forte réduction après Antonin le Pieux (138–161) et une

ALEXANDRIE
ET LA FIN DES
HIÉROGLYPHES

JEAN-LUC FOURNET

Bibliographie [Réf. LX]

Détail de l'hymne « cryptographique » adressé à Khnoum-Ré, entrée de la salle hypostyle du temple de Khnoum-Ré ; Esna (Haute Égypte), III^e s. ap. J.-C.

totale disparition vers le milieu du III^e siècle – avec le temple de Kôm Ombo sous Macrin et d'Esna sous Dèce. Avec les temples disparaissent les hiéroglyphes, mais aussi le hiératique, cette cursive dérivant des hiéroglyphes, qui depuis longtemps déjà n'était utilisée que par les prêtres pour les textes littéraires et religieux copiés sur papyrus. Les derniers textes en hiératique datent du II^e siècle – *Le livre du Fayoum* de Tebtynis porte la date de 135 –, voire, avec l'exemplaire du *Livre des Respirations* d'origine thébaine livré parle P. Berlin 3135, de la fin du II^e ou du début du III^e siècle.

Le ralentissement, puis l'arrêt de l'activité des temples ont eu une conséquence directe sur la culture égyptienne traditionnelle au sens le plus large. Ce sont en effet les temples qui non seulement maintenaient la flamme de l'antique religion égyptienne, mais aussi dispensaient, dans le cadre des « Maisons de Vie », l'enseignement des vieilles écritures hiéroglyphique et hiératique. Les papyrus ont livré d'éclatants exemples de l'étiollement de l'enseignement des hiéroglyphes et du hiératique, qui aboutit à une déculturation partielle et à l'abandon de ces systèmes graphiques : ainsi un *Onomasticon* et, à moindre égard, un manuel sacerdotal de Tebtynis (II^e siècle), truffés de gloses rédigées en démotique – la seule écriture encore naturellement pratiquée – et dans ce que l'on appelle le vieux copte, autrement dit en lettres grecques complétées à l'aide de sept signes correspondant à des phonèmes propres à l'égyptien¹. Ces ajouts interlinéaires trahissent une incapacité croissante, de la part des utilisateurs de ce livre, à en maîtriser l'écriture et le contenu.

Qu'en est-il de la troisième écriture égyptienne, le démotique ? Encore plus cursive et correspondant à la langue parlée, elle était le médium écrit en vigueur aussi bien pour les inscriptions que pour les textes littéraires ou les documents privés sur papyrus ou ostraca. Contrairement aux deux autres, elle ne se cantonne pas aux sanctuaires. Les Ptolémées avaient déjà contribué à limiter son emploi dans les actes privés en imposant, à partir de 145 av. J.-C., l'obligation d'enregistrer en grec les contrats démotiques pour qu'ils aient une valeur légale. Cela conduisit à une lente érosion de l'emploi du démotique dans les transactions qui s'accéléra brutalement dès le début du Haut-Empire sous l'effet de la romanisation. Dans les transactions entre particuliers, les Romains commencèrent par obliger le déclarant à apposer une souscription détaillée en grec pour qu'un acte démotique puisse être valide et enregistrable. Ils supprimèrent l'enregistrement local des actes démotiques en obligeant les particuliers à les enregistrer à Alexandrie. Enfin, ils mirent fin au tribunal autochtone des laocrites : la justice ne se rendant plus désormais qu'en grec, les actes démotiques ne pouvaient plus être produits. Aussi la pratique documentaire démotique confirma-t-elle son recul. Les transactions rédigées en démotique disparaissent durant le I^{er} s. ap. J.-C., à peu près en même temps que les lettres privées. On trouve encore des documents contractuels au-delà, mais ils émanent des milieux sacerdotaux, où l'usage du démotique est plus tenace. Les derniers connus datent du début du III^e siècle et trahissent une maîtrise de plus en plus incertaine de l'écriture, de la langue et du formulaire.

Après le III^e siècle, le démotique ne survit plus que sous la forme de graffiti sur les murs du temple de Philae, lieu de pèlerinage fréquenté par des populations méridionales (Blemmyes et Méroïtes) et ultime bastion du paganisme en activité avant qu'il ne soit fermé par le très chrétien Justinien (537) : le dernier graffiti, datant de décembre 452 et dû évidemment à un prêtre (prophète d'Isis), signe la mort du démotique et, avec lui, des anciennes écritures égyptiennes.

C'est précisément quand l'écriture hiéroglyphique disparaît de l'espace public et privé qu'est composé le premier traité grec sur cette écriture, les *Hieroglyphica* de Chérémon, et que se



Plafond astronomique de la salle hypostyle du temple de Khnoum-Ré ;
 Esna (Haute Égypte), III^e s. ap. J.-C.

multiplient chez les Grecs les allusions aux hiéroglyphes – comme si sa rareté suscitait une curiosité d'antiquaires.

L'œuvre de Chérémon est perdue. Le profil de cet auteur et de ses écrits peut être reconstitué à partir de plusieurs notices de l'encyclopédie byzantine connue sous le nom de *Souda*, et des allusions ou citations chez des auteurs anciens et byzantins. Ceux-ci nous apprennent qu'il était un philosophe stoïcien et un grammairien enseignant à Alexandrie, peut-être à la tête de l'école grammaticale d'Alexandrie ainsi que du fameux musée² jusqu'à ce qu'il devienne, en même temps qu'Alexandre d'Aigai, le précepteur (*didaskalos*) de Néron, avant ou en même temps que Sénèque³. On a même pensé, avec assez de vraisemblance, qu'il fallait le reconnaître dans le Chérémon fils de Léonidas, faisant partie des ambassadeurs envoyés par Alexandrie auprès de l'empereur Claude, d'après une lettre que ce dernier adresse aux Alexandrins⁴. Il devait être déjà mort en 96, date de publication des *Épigrammes* de Martial qui le raille – car Martial ne s'en prend pas à des vivants ou à des morts récents.

Outre des œuvres grammaticales et sur les comètes, il écrivit une histoire de l'Égypte et un traité sur les hiéroglyphes. Cet ouvrage n'est connu que par les citations non textuelles qu'en fait un Byzantin du XII^e siècle, Jean Tzetzés, dans son *Exégèse de l'Iliade*. Le point de départ est une expression d'Homère qui, selon Tzetzés, serait influencée par l'écriture symbolique des Ethiopiens – il faut évidemment comprendre les hiéroglyphes égyptiens eu égard à une croyance en l'origine éthiopienne de l'écriture et plus largement de la culture égyptienne bien répandue à l'époque hellénistique et romaine. Citons le texte : « Les Ethiopiens, en effet, n'ont pas de lettres dans leur écriture, mais, à la place, toutes sortes d'animaux, leurs membres et leurs parties. Dans leur désir de cacher leurs théories sur la nature des dieux, les anciens hiérogammates les transmettaient à leurs enfants par l'entremise de tels symboles et lettres allégoriques, comme le dit le hiérogammate Chérémon. Pour la "joie", ils écrivaient/dessinaient une femme en train de tambouriner; pour la "tristesse", un homme se tenant le menton par la main et le regard baissé à terre; pour le "malheur", un œil en train de pleurer; pour le "fait de ne pas avoir", deux mains vides tendues; pour l'"est" (ou le "lever du soleil"), un serpent sortant d'un trou; pour l'"ouest" (ou le "coucher du soleil"), le même en train d'y rentrer; pour le "retour à la vie", une grenouille; pour l'"âme", un faucon, utilisé aussi pour le "soleil" et "dieu"; pour une "femme donnant naissance à une fille", la "mère", le "temps" et le "ciel", un vautour; pour le "roi", une abeille; pour la "naissance", "celui qui s'engendre lui-même" et les "mâles", un scarabée; pour la "terre", un bœuf (ou vache). La partie antérieure d'un lion signifie, selon les [Ethiopiens], toute forme de "défense" et de "protection"; la queue d'un lion, la "nécessité"; une biche ainsi qu'une feuille de palmier, l'"année"; un enfant signifie "ce qui croît"; un vieillard, "ce qui dépérit"; un arc, "la force vive". Et mille autres signes. »⁵

Les égyptologues ont depuis longtemps reconnu les signes hiéroglyphiques dont parle Chérémon et ont confirmé pour une bonne partie d'entre eux les valeurs qu'il leur donne. Ce qui est notable, c'est que certains des signes et surtout des valeurs donnés ici sont propres à l'écriture d'époque ptolémaïque – ainsi le vautour, employé pour écrire idéographiquement le mot « mère » dans les textes classiques, sert à écrire, de même, le terme « année » dans les textes tardifs; ils marquent un intérêt pour le stade ultime de l'écriture hiéroglyphique et les spéculations théologiques qu'elle reflète.

Il est néanmoins difficile de se faire une idée du traité de Chérémon étant donné le peu qui nous en est parvenu. Je voudrais en revanche revenir sur la personnalité de Chérémon qui me

² Test. 3, 4, 9, 10 Van der Horst.

³ Test. 3.

⁴ Test. 5.

⁵ JEAN TZETZÈS, *Exégèse de l'Iliade*, I, 97 = fr. 12 Van der Horst.



impériale, en particulier de Zénon, inquiet des conspirations païennes ourdies contre lui, est arrêté et torturé. En proie aussi à des revers de fortune – comme le montre la pétition sur papyrus qui dénonce sa femme, partie en emportant tous ses biens –, il finit par se convertir au christianisme.

Que cet Horapollon, ainsi restitué d'après les sources, ait composé un traité sur les hiéroglyphes n'étonnera pas, bien au contraire. Regardons-le de plus près avec un extrait relatif au vautour : « Lorsqu'ils veulent écrire la mère, la vue, la limite, la prescience, l'année, la (voûte) céleste, le miséricordieux, Athéna, Héra, ou deux drachmes, ils peignent un vautour.

– La mère, parce qu'il n'existe pas de mâle dans cette espèce d'oiseaux. Or voici comment ils sont engendrés. Lorsque le vautour (femelle) désire concevoir, il ouvre sa vulve dans la direction du vent du nord et se laisse féconder par celui-ci pendant cinq jours, durant lesquels il ne prend ni aliment ni nourriture, tant est ardent son désir de procréer. Il y a encore d'autres espèces d'oiseaux qui conçoivent du vent, mais dont les œufs ne sont bons qu'à être mangés et non à produire des êtres vivants ; mais lorsque les vautours sont fécondés par le vent, les œufs qui en proviennent produisent des êtres vivants.

– La vue, parce que le vautour a la vue plus perçante qu'aucun autre animal ; il regarde vers le couchant quand le soleil se lève et vers le levant quand le soleil se couche, découvrant à une très grande distance ce dont il a besoin pour sa nourriture. [...]

– L'année, parce que cet animal distribue son année en 365 jours qui font la durée de l'année (civile). Pendant 120 jours il fait sa gestation, pendant 120 autres jours il nourrit ses petits et pendant les 120 jours qui restent, il prend soin de lui-même sans être en gestation et sans nourrir (de petits) et il se prépare à une nouvelle conception ; quant aux 5 jours qui restent, il les consacre à se laisser féconder par le vent, comme je l'ai déjà dit plus haut. [...]»¹³

Horapollon donne ainsi l'explication d'environ 200 idéogrammes en 189 sections réparties en deux livres – le second est apocryphe. Si certaines correspondances se retrouvent chez des auteurs plus anciens – voir ce que Chérémon dit plus haut du vautour –, les explications d'Horapollon sont parfois différentes de celles de ses prédécesseurs. Ce sont d'ailleurs les exégèses que donne Horapollon du rapport signifiant/signifié qui font à la fois son intérêt pour l'histoire culturelle et les limites de son traité dans le domaine de l'égyptologie. Si les signes et leurs valeurs sont corrects, la justification du rapport entre les deux est presque toujours fautive. C'est qu'Horapollon ne tient jamais compte de la valeur phonétique du signe, dont il n'a évidemment plus connaissance, et y substitue un savoir relevant des traditions grecques – comme celui dont témoigne le *Physiologus*. Ainsi qu'on a pu le dire, pour Horapollon – comme pour les autres Grecs –, « maîtriser les hiéroglyphes, c'est connaître les propriétés des choses qu'ils représentent [...] ». A la phonologie, on substitue la physiologie ; à la connaissance de la langue, celle du monde» (J. Assmann).

Horapollon, comme Chérémon, n'a rien d'un Egyptien. Et pourtant, les manuscrits de ce traité précisent après le titre : « qui a été composé par [Horapollon] lui-même en langue égyptienne et traduit en grec par Philippe ». Nul doute qu'il s'agisse là d'une fiction littéraire : il est invraisemblable que ce traité ait été rédigé en copte – l'écriture grecque qui note l'égyptien en usage courant depuis le IV^e s. ap. J.-C. – et totalement impossible qu'il l'ait été dans une des écritures de système hiéroglyphique – qui auraient indubitablement empêché toute distanciation glossographique et qui n'étaient de toute façon plus maîtrisées à cette époque comme nous l'avons vu. Horapollon est de langue et de culture grecques : il enseigne en grec

¹³ HORAPOLLON, *Hieroglyphica*, I, 11, trad. B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *Chronique d'Égypte*, 18 (1943) 50-52.

la philosophie dans une cité où l'élément égyptien n'a pas sa place, Alexandrie. Mais, comme beaucoup de ces derniers païens grecs, bien représentés à Alexandrie, il s'intéresse aux traditions pharaoniques, enfouies sous plusieurs siècles d'occupation gréco-romaine. Cette collusion de l'hellénisme tardif et de la culture égyptienne traditionnelle est assez caractéristique de la culture de l'Antiquité tardive, au point d'ailleurs que le mot grec *hellén* (« Grec ») a pris le sens de « païen »...

Il n'empêche que, pour composer son ouvrage, Horapollon a eu accès à des sources bien informées sur la signification d'un certain nombre de signes, notamment dans le système de la « cryptographie » ptolémaïque et romaine – sources qui s'inspiraient peut-être, dans l'ordonnement de leur matière, des *onomastica* tardifs comme celui de Tebrynin ou comme du fameux glossaire des hiéroglyphes de Tanis, dotés chacun de leur transcription en hiératique et d'un commentaire. C'est un état ultime de l'écriture hiéroglyphique que documente cette œuvre, comme celle de Chérémon, un état dans lequel les jeux sémantiques sur le rapport signe/sens prennent le pas sur les mécanismes normaux de l'écriture.

Rien n'illustre mieux que les traités de Chérémon et d'Horapollon la façon dont les Grecs – à l'exception de Clément d'Alexandrie – ont appréhendé l'écriture égyptienne : ils ont développé le fantasme d'une écriture purement iconique abolissant le lien arbitraire et conventionnel entre signifiant et signifié, une sorte d'écriture naturelle paradoxalement propice aux pensées les plus élevées, les plus philosophiques. Comme le dit le philosophe grec Plotin (III^e siècle) : « Les sages de l'Égypte [...] pour désigner les choses avec sagesse, n'usent pas de lettres dessinées, qui se développent en discours et en propositions et qui représentent des sons et des paroles ; ils dessinent des images, dont chacune est celle d'une chose distincte ; ils les gravent dans les temples pour désigner tous les détails de cette chose ; chaque signe gravé est donc une science, une sagesse, une chose réelle, saisie d'un seul coup, et non une suite de pensées comme un raisonnement ou une délibération. »¹⁴

Ce contresens est nourri, du côté des Grecs, par la croyance millénaire en une Égypte mystérieuse et sage, que revivifie le courant néoplatonicien exaltant l'allégorie et la transcendance. Du côté égyptien, ce malentendu s'appuie sur la nature même des hiéroglyphes, à savoir leur caractère iconique concret et l'usage des déterminatifs, ainsi que les tendances de l'écriture « cryptographique » gréco-romaine où s'estompe la différence entre écriture et iconographie. Au fur et à mesure que se perd la connaissance de l'écriture hiéroglyphique, ces tendances vont être déformées, caricaturées et faire l'objet d'exégèses aussi enthousiastes que malheureuses de la part des Grecs – et non d'Égyptiens hellénisés ! – en quête d'une langue idéale. Mais finalement, à bien y regarder, les Grecs n'auront fait que théoriser ce que les derniers hiéroglyphes égyptiens tentèrent de pratiquer. Cette écriture idéale et idéale dont parle Plotin n'était pas si éloignée du but qu'ils recherchaient.

¹⁴ PLOTIN, *Ennéades*, V, 8, 6, trad. E. BRÉHIER.